

DÉTERRITORIALISATION ET RETERRITORIALISATION: L'IMPORTATION DE MODÈLES ALTERNATIFS DANS LE CHAMP DE LA TRADUCTION. PAR EXEMPLE, LA NOTION DE SÉMANTIQUE EN FORME D'ENCYCLOPÉDIE D'UMBERTO ECO ET CELLE DE RHIZOME DE DELEUZE ET GUATTARI¹

Laurent Lamy²

RÉSUMÉ

Cette présentation offre un aperçu de la migration et du nomadisme des concepts pouvant contribuer à un élargissement des horizons du champ de la réflexion traductologique. Notre propos s'inscrit dans l'axe multipolaire de la transversalité et de la perméabilité transfrontalière des savoirs et des pratiques. Nous examinons deux modèles alternatifs, soit l'opposition entre sémantique en forme de dictionnaire et sémantique en forme d'encyclopédie analysée par Umberto Eco, ainsi que le modèle du rhizome mis de l'avant par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans Mille plateaux. Le modèle arborescent hérité de l'épistémologie aristotélicienne, posé comme prototype d'une « pensée forte », est abandonné au profit d'un processus de déterritorialisation et de reterritorialisation à ramifications multiples qui représente une « pensée faible », de nature conjecturale et exploratoire. Nous nous attachons plus précisément aux trois principes de la prolifération typifiée par l'image du rhizome, par contraste avec la contiguïté fortement hiérarchisée du modèle arborescent hérité d'Aristote, soit la connexion, l'hétérogénéité et la multiplicité. Nous prenons appui sur l'image du rhizome que forment l'orchidée et la guêpe tel que décrite par Deleuze et Guattari, en

¹ Communication présentée dans le cadre du Colloque célébrant le 60^{ème} anniversaire de la revue *Μετα* : Les horizons de la traduction – Retour vers le futur, tenu du 19 au 21 août 2015 à l'Université de Montréal. Nous avons maintenu dans ce texte le je narratif et le ton conversationnel de la présentation orale. Certains passages de cette communication recourent des développements présentés dans notre article « Vortex linguarum : du post-au trans- », paru dans la revue électronique *Mutatis Mutandis*, 2013; vol. 6, n° 1, p. 139-184.

² Université de Montréal, Montréal, Canada. Email: laurent.lamy@umontreal.ca

référence aux mouvements de déterritorialisation et aux procès de reterritorialisation, comme modèle alternatif pour décrire un processus de traduction comme « capture de code », « plus-value de code » connectant, déterritorisant et reterritorisant des devenirs hétérogènes. Nous pouvons en tirer une analogie très féconde pour décrire le processus réel qui s'engage dans la traduction, que nous aurons au préalable définie comme une activité cognitive et non comme un simple transfert linguistique.

Mots-clés: Traduction. Arborescence. Encyclopédie. Rhizome. Connexion.

ABSTRACT

*This paper presents an overview on the migration and the nomadism of concepts fostering a widening of the horizons in the field of translation studies. The stance advocated here is set in the multipolar axis of transversality and cross-border permeability of knowledge and praxes. We scrutinize two alternative models, first Umberto Eco's opposition between dictionary and encyclopaedia as theoretical models of semantic representation, and Gilles Deleuze and Félix Guattari's model of the rhizome proposed in *A Thousand Plateaus*. The tree structure model inherited from Aristotelian epistemology, the ancestral prototype of "strong thought", is discarded in favour of a process of deterritorialization and reterritorialization densely ramified identified with a "soft thought" of conjectural and exploratory nature. We take a closer look to three principles of proliferation typified by the image of rhizome, contrasting it with the highly hierarchical tree structure model designed through the Aristotelian tradition: connection, heterogeneity, and multiplicity. We focus on the image of the rhizome displayed by the connective interaction between the orchid and the wasp as instances of deterritorialization and reterritorialization and, as such, as an alternative model to describe the process of translation as "capture of code" or "plus value of code" connecting, deterritorializing and reterritorializing heterogeneous becomings. The model of the rhizome becomes a fruitful heuristic device to describe the actual process involved in the translational endeavour, which we have defined beforehand as a cognitive activity and not only as a linguistic transfer.*

Keywords: Translation. Tree structure. Encyclopedia. Rhizome. Connexion.

1 POSTULATS

Depuis quelques années, je m'intéresse à l'importation de modèles alternatifs destinés à élargir le champ conceptuel de la réflexion traductologique. Il s'agit simplement de cibler de façon appropriée des notions habilitées à rendre compte de l'évolution accélérée de la multiplicité des passages à niveau qui sollicitent les facultés cognitives de l'agent traducteur. J'emploie à dessein la locution «faculté cognitive» car j'estime que la traduction est une activité cognitive et pas seulement une activité de transfert linguistique ou de gestion de codes. Sa matière première est certes le langage, mais son opération est essentiellement de nature cognitive, et son horizon l'économie symbolique qui sous-tend l'ensemble des processus sémiotiques mis à contribution pour favoriser et optimiser sinon pour parasiter, pirater et embrouiller les échanges entre les communautés de mammifères humains.

Un modèle alternatif de prédilection est celui du *rhizome*, proposé par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans le second tome de leur programme inscrit sous la rubrique *Capitalisme et schizophrénie*, et intitulé *Mille plateaux*, un ouvrage paru en 1980. La notion de «plateau» est empruntée à l'anthropologue américain Gregory Bateson pour qui cette notion désigne «une région continue d'intensités, vibrant sur elle-même, et qui se développe en évitant toute orientation sur un point culminant ou vers une fin extérieure» (Deleuze & Guattari, 1980, p. 32). Cette notion dénote simplement la situation initiale dans laquelle se trouve tout agent cognitif face à un *noeud de différences* qui se présentent d'un seul bloc.

Par exemple, lors du tout premier abord d'un texte à traduire, même le traducteur le plus chevronné se retrouve *au milieu de nulle part*. Très rapidement, il va procéder à une phase désambiguïsation et d'identification de repères et de marqueurs qui vont baliser la reconnaissance progressive du «monde possible» configuré par le texte et lui prodiguer les moyens d'appropriation le *critère d'engagement ontologique* régissant les paramètres qui confèrent à ce texte sa cohérence et sa forme.

La notion de «critère d'engagement ontologique» signifie simplement que tout segment d'information ou unité de sens implique l'idée de situer à *un certain niveau de la réalité*. On comprendra aisément ici que pour un traducteur il existe un *décalage objectif* dans l'ordre des réalités associées respectivement à une page émise par un reporter de guerre évoluant en temps réel sur un théâtre d'opérations, une page d'une missive formelle émise sous forme de communiqué par une compagnie d'assurances avisant le client d'une modification à son contrat, ou, enfin, une page de la série des *Harry Potter* qui nous situe dans un «monde possible» où les objets sont animés et contredisent les lois de la physique.

Dans les trois cas, le traducteur va traduire des «mots», mais ce ne sont pas seulement les mots comme tels qu'il doit traduire, mais le contexte qui détermine leur agencement et les *felicity conditions* permettant de convoquer l'effet désiré (*skopos*) par le texte: relater des faits (reporter), apporter des précisions (compagnie d'assurances) ou solliciter les ressorts de l'imaginaire (fiction) moyennant un pacte tacite impliquant la suspension de la crédulité associée aux lois de la physique.

Dans les trois cas, le traducteur traduit des mots, mais *ne traduit pas que* des mots: bref, Termium, le Grand Dictionnaire Terminologique du Québec (GDT) ou des prothèses mnémotechniques comme Trados *won't do the job*: il y a un surcroît d'énergie qui est exigé de la part de la pensée qui s'exerce dans l'abord d'un mandat de traduction et qui en constitue la prémisse: à savoir négocier le critère d'engagement ontologique requis par ce spécimen, établir les paramètres du monde possible configuré par le texte.

C'est pourquoi je peux affirmer que l'opération de traduction est d'abord et avant tout une *activité cognitive* corrélée à une économie symbolique où l'unité signifiante déborde largement la simple fonction de *token*, celle d'un signe référant de façon univoque à un objet fixé une fois pour toutes dans sa dénomination.

Mais revenons à notre traducteur confronté au mandat qui lui est assigné et à l'objet visé par ce mandat. Ses ressources cognitives, originellement déterritorialisées, vont établir des connexions, dont un bon nombre peuvent lui être encore relativement étrangères, et lui permettre de reterritorialiser le texte candidat à la traduction et le faire migrer vers un territoire régi par une autre code dont les éléments ne partagent pas nécessairement le même horizon ontologique, la même axiologie ou échelle de valeurs, les mêmes variables de temps ou d'orientation dans l'espace ou même la portée symbolique associée à des couleurs, des formes ou des gestes, par exemple.

En ce sens, tout texte se situe ou évolue dans «une région continue d'intensités, vibrant sur elle-même, et qui se développe en évitant toute orientation sur un point culminant ou vers une fin extérieure». Nous embrayons constamment sur des plateaux d'intensités qui possèdent leur propre raison d'être, sans référence à un ordre hiérarchique englobant qui lui assignerait de l'extérieur une finalité qui transcende son plan d'immanence, la réalité où son champ d'action et de signification prend forme et effet.

Ces observations sont plus dérangeantes et moins familières qu'il n'y paraît à première vue si l'on se donne pour étalon la manière dont la gestion du sens, bref la constitution des modèles sémantiques hérités de la tradition philosophique occidentale, s'est cristallisée au fil des siècles.

Cette tradition de pensée a été largement dominée par l'ascendant de l'épistémologie aristotélicienne, qui a favorisé et cautionné l'adoption de modèles rigides qu'Umberto Eco, comme nous le verrons plus en aval, associe à des formes de «pensée forte», par contraste avec des modèles sémantiques plus souples, ouverts et multidirectionnels où le principe de non contradiction n'exerce plus son rôle de tuteur ou de policier en matière de dotation de sens.

Or, le modèle alternatif du *rhizome* proposé par Deleuze et Guattari présente un prototype de «pensée faible», qui agrée la prolifération polyphonique et multidimensionnelle des signifiants déliée de toute subordination à une finalité extérieure à leur propre occurrence, par contraste avec un modèle de «pensée forte», qui implique une structuration fortement hiérarchisée qui emprunte entre autres la forme d'une distribution arborescente des genres, des espèces et des individus et repose sur la subordination de la différence.

Aussi, avant d'aborder de plain-pied le modèle du rhizome, j'aimerais brosser rapidement, à la faveur d'un bref raccourci, le jalonnement des réflexions qui m'ont amené à reconsidérer cette notion, que j'avais déjà apprivoisée de façon sommaire lors de ma formation en tant que philosophe. En gros, je voudrais simplement établir l'ordre des raisons par lesquelles ma pensée a transité pour y percevoir un outil de réflexion sur le fonctionnement en temps réel, *in situ*, de l'opération de traduction.

2 L'ARBRE DE PORPHYRE : SÉMANTIQUE EN FORME DE DICTIONNAIRE VS. SÉMANTIQUE EN FORME D'ENCYCLOPÉDIE

Au cours des quinze dernières années, qui coïncident avec mon engagement dans le champ de la réflexion traductologique, j'ai eu le plaisir de dispenser à plus d'une dizaine de reprises un séminaire d'épistémologie au niveau de la maîtrise et du doctorat au Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal. Deux leçons de ce séminaire sont consacrées à

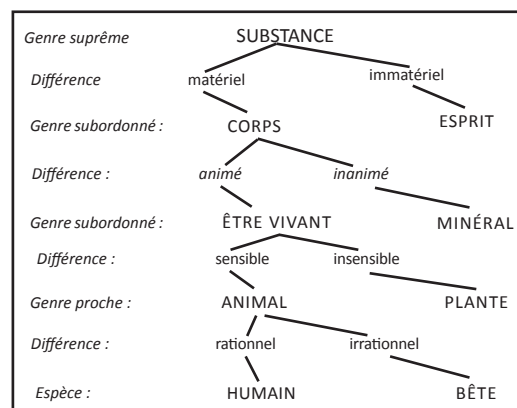
l'épistémologie d'Aristote. Dans la seconde de ces leçons, je proposais à mes étudiants de lire un article désormais célèbre d'Umberto Eco, paru en 1983, en italien sous le titre «L'Antiporfirio», dans l'œuvre collective dirigée par Gianni Vattimo et Pier Aldo Rovatti, *Il pensiero debole*, une importante contribution au courant herméneutique.

Comme ce titre l'indique dans son libellé italien, il s'agit d'introduire une modalité inédite dans la façon d'aborder notre rapport à la réalité, soit la «pensée faible». L'article d'Eco a aussitôt été traduit en français sous le titre «L'anti-Porphyre». Pour broser d'un trait l'originalité de l'apport d'Eco, retenons qu'il y établit une distinction fondamentale entre une *sémantique en forme de dictionnaire*, représentative d'une «pensée forte», et une *sémantique en forme d'encyclopédie*, qui agrége plutôt une «pensée faible».

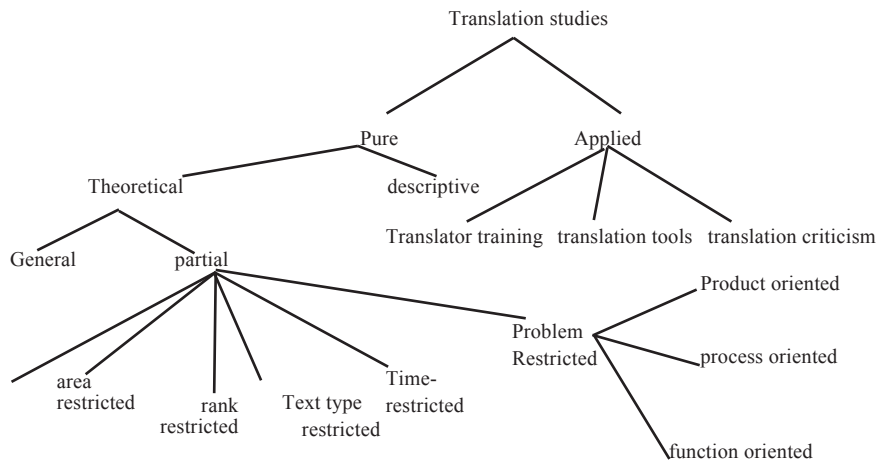
Le «porphyre» en question dans le titre n'est pas la roche magmatique que l'on connaît sous ce nom, formé de cristaux d'un pourpre profond ocellé de taches rosées. Il s'agit plutôt d'un philosophe du nom de Porphyre, né à Tyr, en Phénicie (dans l'actuel Liban), en 234 après J.-C, et mort en 305. Tyrien hellénisé, son nom syrien est Malchos («Roi»), traduit en grec par *basileus*. Son maître de rhétorique, Cassius Longin, chez qui il va en 254 à Athènes suivre les cours, le surnomma Porphyre (*porphyra*, «pourpre»), «en transposant à la personne la couleur royale du vêtement». Porphyre était un philosophe d'obédience néoplatonicienne, un disciple immédiat de Plotin, dont il a recueilli les écrits sous la forme des *Ennéades* et nous a légué une biographie de son maître.

Mais il a aussi rédigé l'*Isagogè* qui, comme son titre grec l'indique, est une introduction, se présentant comme un condensé du traité des *Catégories* d'Aristote, que Porphyre va schématiser sous forme de progression arborescente, l'*arbor porphyriana*, qui va lui assurer une très grande postérité, notamment chez les doctes médiévaux, qui en ont pris connaissance à travers la traduction du grand humaniste Boèce (VI^e siècle) dont l'œuvre magistrale coïncide avec le crépuscule du paganisme gréco-latin.

Umberto Eco procède à un examen assez exhaustif de la postérité de l'*Isagogè* de Porphyre et de son incidence sur la formation de la grammaire de la pensée en Occident. Eco observe à cet effet que le schème arborescent élaboré par Porphyre, qui enveloppe la progression binaire, par voie de bijection, du genre vers les espèces jusqu'à l'ultime différence spécifique qui coïncide avec la définition, est à la source de l'adoption d'une «sémantique en forme de dictionnaire». L'arbre de Porphyre constitue en quelque sorte l'ancêtre ou le prototype de ce que nous désignons aujourd'hui comme des «cartes cognitives». Voici l'une des multiples applications de l'arbre de Porphyre, qui sont pratiquement indénombrables:



À chaque palier ou niveau de dénivellation entre un genre supérieur, englobant, et l'espèce qui lui est subordonnée, intervient toujours une valeur ajoutée sous forme de spécification, qui est celle de la *différence*. Mais celle-ci est subsumée, pour ainsi dire absorbée dans l'ordre hiérarchique qu'elle fonde mais qui la dissout comme opérateur de sens, relativisant sa qualité de marque essentielle dans un ordonnancement qui couvre diverses modalités : nécessaire ou contingente, essentielle ou accidentelle. Ce schème arborescent, fortement hiérarchisé, est à la base de la modélisation sémantique qui a largement prévalu en Occident et qui a été transposée et systématisée dans la lexicographie, la taxonomie, la cladistique et, plus récemment, dans le champ de la terminologie. À titre d'exemple tiré de la discipline désormais passablement ramifiée qui nous réunit pour ce colloque, nous pouvons citer la fameuse carte proposée par James S. Holmes dans un article qui a fait époque, paru en 1972, *The Name and Nature of Translation Studies* (Holmes, 1988). Elle a fait l'objet d'une schématisation par Gideon Toury (1995, p. 10) et a été soumise à diverses critiques et propositions d'amendement. En voici une variante bien connue:



Pour revenir à l'analyse d'Umberto Eco, on ne saurait confondre son usage des dénominations «dictionnaire» et «encyclopédie» avec les artefacts physiques, imprimés ou numériques, thésaurisant, indexant et codifiant des sommes lexicales de fonction générale ou plus spécialisée. Il s'agit essentiellement de modèles théoriques, qu'il associe, d'une part, à une pensée «forte» axée sur l'univocité de la définition s'enchantant dans un dispositif sémantique présupposant une homologie structurelle entre un métalangage et un langage-modèle du genre de ceux qui ont été proposés par Noam Chomsky et, de l'autre, à une matrice polyphonique ouverte agréant une connectivité exponentielle et non hiérarchisée.

La distinction entre dictionnaire et encyclopédie offre une clef heuristique des plus fécondes pour débusquer et lever les verrouillages qui ont longtemps servi de garde-fous aux divers modèles génériques appelés à asseoir notre représentation de la réalité.

L'Arbor Porphyriana présente à son stade embryonnaire une modélisation sémantique destinée à construire une « pensée linguistique forte », un idéal caressé depuis l'Antiquité et qui demeure une des tendances dominantes dans la théorie des langages naturels. Cet idéal, explique Eco, consiste à élaborer une théorie linguistique qui, d'une part, décrive un langage-modèle (posé en conditions de laboratoire), mais qui, d'autre part, grâce à l'homologie entre métalangage théorique et langage-modèle (d'un côté), et entre langage-modèle et langage naturel (de l'autre), permette d'avancer des prévisions sur les comportements linguistiques naturels (dans des conditions opti-

males). Eco évoque à cet égard la modélisation proposée par Noam Chomsky et celles qui évoluent dans son sillage: les sémantiques formelles des langues naturelles, les grammaires transformationnelles et les sémantiques génératives. Selon lui, ces théories font *semblant* de travailler sur une langue naturelle. Elles travaillent sur des échantillons très réduits et contrôlés de cette langue, tels que des énoncés simples, où la langue fonctionne à son niveau dénotatif. Cette langue-objet est semblable à la langue naturelle, mais n'en représente en vérité qu'un *modèle réduit*.

L'idée, caressée de longue date par les théoriciens du langage, d'établir un langage-modèle, qui, en tablant sur l'homologie entre métalangage théorique et langage-modèle, et entre langage-modèle et langage naturel, permette d'avancer des prévisions sur les comportements linguistiques naturels, pose nombre de problèmes. Un premier problème, lié à la construction ou la génération d'énoncés valides, se presse au portillon: toute sémantique entendant se caractériser comme l'instrument d'une pensée « forte » du langage doit être conçue comme un système de règles (énoncées dans n'importe quel métalangage théorique) qui expriment la structure interne d'une langue-modèle posée, d'une certaine façon, comme homologue à la langue naturelle utilisée dans le cours de notre expérience de locuteurs. Par conséquent, cette langue devrait se composer d'un ensemble fini d'expressions se rattachant à un ensemble fini de contenus. Deux solutions fonctionnelles et mutuellement réductibles ont été proposées: la description du contenu se fait au moyen d'une *définition* formulée dans la même langue-modèle, ou par une série plus ou moins hiérarchisée de composants sémantiques élémentaires (marques sémantiques, noms de propriétés, sèmes), exprimés dans le métalangage de la théorie. Mais un autre problème se pointe aussitôt, non moins fondamental: notre mobilisation des ressources expressives du langage révèle que les définitions ou la série des marques applicables au contenu d'un terme linguistique, indépendamment de son extension ou de l'existence d'un référent dans le monde réel, sont potentiellement infinies.

C'est là, à mon sens, le nœud du problème, que je formulerai dans mes termes: un principe de *parcimonie* commande la sélection d'un noyau de propriétés dites essentielles, par contraste avec d'autres jugées accidentelles, fortuites ou contingentes; mais notre *connaissance du monde* implique la considération d'un spectre beaucoup plus vaste de propriétés, de conditions et de situations dont le foisonnement est en principe *illimité*. Eco formule ainsi la thèse principale de son étude: l'idée théorique d'un dictionnaire est irréalisable et, rigoureusement parlant, tout dictionnaire contient des éléments d'encyclopédie qui en affectent la pureté. Par voie de conséquence, l'idée d'une pensée forte du langage apparaît irréalisable.

Il y a une raison à cela. En principe, l'arbre porphyrien des substances tend à être un ensemble hiérarchique et fini de genres et d'espèces. Cependant, c'est la *différence* qui représente l'élément fondamental de cette construction théorique. Mais c'est aussi elle qui, d'autant qu'elle l'avalise et en assure la progression, viendra embrouiller, sinon compliquer la fluidité et l'univocité de cette distribution arborescente. La position de la différence dans cette économie sémantique est vraiment *nodale* (elle fait nœud littéralement), parce que, entre autres, il n'est pas fait appel aux accidents pour donner une définition et, par ailleurs, que le propre jouit d'un statut très curieux: il appartient à l'espèce et seulement à elle, mais il ne fait pas partie de sa définition. Quantité de différences, une myriade en fait, sont purement accidentelles, mais d'autres sont dites appartenir au sujet en soi ou par essence: ce sont les différences *spécifiques*, qui sont ajoutées au genre pour constituer la définition de l'espèce.

Pour l'exprimer de façon imagée, disons que la distribution arborescente fortement hiérarchisée d'orientation *top-down* est mise à mal, constamment embrouillée par le reflux ou le ressac du foisonnement d'accidents et de propriétés adventices qui *latéralisent* les relations sémantiques

à la faveur d'une prolifération à connectivité ouverte d'orientation *bottom-up* et que nous pourrions d'aventure décrire comme un *rhizome*.

Pour Eco, la conclusion s'impose d'elle-même: genres et espèces ne sont que des noms que nous donnons à des nœuds de différences. En vérité, un genre n'est qu'une conjonction de différences. Le caractère générique de la substance, qui est le *sine qua non* subsumant toute cette distribution arborescente, possède une telle extension qu'on pourrait «lire l'arbre à l'envers et dire que la substance n'est que la matrice vide d'un jeu de différences. Genres et espèces, poursuit Eco, sont des fantômes verbaux qui recouvrent la véritable nature de l'arbre et de l'univers qu'il représente, *un univers uniquement fait de différences*» (Eco, 1983, p. 60, souligné par Eco).

C'est là le point névralgique de la démonstration de Eco: n'étant finalement constitué que de différences et, ultimement, d'accidents qui, à leur tour, sont potentiellement infinis, l'arbre des substances se révélera éventuellement une *structure sensible aux contextes* et est ainsi voué à se transformer de dictionnaire en encyclopédie, puisqu'il se compose d'éléments de connaissance du monde. En fait, l'arbre de Porphyre, celui du genre procédant vers les espèces, se ramifie en une multitude de différences, un foisonnement non saturable d'accidents qui se manifestent comme autant de *qualia* que l'on ne saurait harnacher dans un ordre hiérarchisé. Pour me résumer, je dirais que l'arbre généalogique des genres et des espèces est enté (hanté) par une myriade de boutures orphelines. Le sémioticien italien peut ainsi reformuler sa thèse initiale:

Si un dictionnaire est une encyclopédie masquée, l'encyclopédie est donc le seul moyen par lequel nous puissions rendre compte, non seulement du fonctionnement d'une langue donnée, c'est-à-dire de n'importe quel système sémiotique, mais aussi de la vie d'une culture en tant que système de systèmes sémiotiques reliés entre eux (Eco, 1983, p. 63).

Le modèle théorique de l'encyclopédie, de par sa composante holistique et pluridimensionnelle, est le seul apte à rendre compte du fonctionnement d'une langue naturelle dans toute sa complexité et son caractère contradictoire. La plasticité même de sa modélisation, qui se revendique plus volontiers d'une pensée «faible», nous verrons plus loin dans quel sens, ruine la pertinence du modèle «fort» du langage dont se réclame la sémantique en forme de dictionnaire. Cette dernière voit donc ses deux présupposés implicites frappés de caducité: d'abord la postulation d'un modèle réduit (idéal) d'une langue présumée homologue, dans son fonctionnement, à une langue naturelle, ensuite, l'élaboration d'un métalangage en tant que construction théorique composée d'universaux primitifs en nombre fini. L'un et l'autre sont voués à se désagréger au profit d'un réseau ouvert d'interprétations parcourant l'écheveau des différences ou des *qualia* générés par notre connaissance intuitive du monde comme autant d'indices, de symptômes et de signes se relançant les uns les autres à la faveur d'un processus de *sémiosis illimitée*, suivant la notion introduite par Charles Sanders Peirce, notamment dans son étude "Some Consequences of Four Incapacities" (voir Peirce 1991, pp. 54-84).

Le bel édifice caressé de leurs vœux par les zéloteurs d'une «caractéristique universelle» du langage, celle d'une «pensée forte» dont l'idéal est un peu le doublet de la «tour de Babel» dans sa variante œcuménique, se disloque constamment face à la diversité indénombrable des propriétés et accidents exhibés par le flux des phénomènes, entités et événements, qui s'assortissent à une diversité non moins foisonnante de mondes possibles.

Comme le stipule Eco, en s'inspirant des travaux de Peirce, le cercle de la *sémiosis*, bref l'interaction multipolaire des «interprétants», qui forme une chaîne incessamment relancée,

configure un réseau qui s'ouvre continuellement vers l'extérieur et qui, dans un même mouvement, se referme continuellement sur lui-même. J'explique : cette dynamique centripète et centrifuge répond à la complexité des facteurs impliqués dans notre expérience du monde et dont la polysémie ne peut manquer de gouverner les stratégies narratives mises à contribution pour nous les rendre intelligibles.

Un modèle plus «faible», moins rigide et catégorique, est requis. «Faible», il ne l'est que parce qu'il demeure sensible aux contextes et aux circonstances qui affectent notre usage de la langue, de sorte qu'une telle pensée ne donne jamais de celle-ci une représentation définitive et fermée, et qu'une représentation encyclopédique n'est jamais globale, mais toujours locale.

Pour y aller d'une image, une encyclopédie se développe toujours à la manière des favelas, de constructions fortuites qui finissent par former des réseaux aléatoires. Si elle génère des algorithmes, ceux-ci ne pourront qu'être «myopes» et leur itération ne pourra que relever d'un savoir tactique ou stratégique, puisqu'il s'agit de parcourir un labyrinthe. En fin de compte, la sémantique en forme de dictionnaire dérivée de l'arbre de Porphyre n'est autre qu'une «tentative pour réduire le labyrinthe, multidimensionnel, à un schéma bidimensionnel» (Eco, 1983, p. 65).

La tentation d'élaborer une pensée « forte » est un leurre qui escamote la composante multidimensionnelle de la réalité et des divers dispositifs sémiotiques mobilisés à dessein de concerter la multiplicité des interprétations qui finissent par former un réseau de conjectures et d'hypothèses, la matrice de «mondes possibles» dont la projection, même si parfois jugée utopique, oriente notre commun partage de l'œkoumène. Pareille pensée ne se veut «faible» que parce qu'elle accepte son caractère *conjectural* et *provisoire*.

Seule une «sémantique en forme d'encyclopédie» est en mesure de faire droit au foisonnement rhizomatique des qualités, attributs et autres propriétés émergentes qui repoussent constamment les frontières apparentes qui délimitent notre horizon ontologique et qui entraînent par conséquent un élargissement parfois insoupçonné des paramètres balisant notre connaissance du vaste monde. Comme l'observe à nouveau Umberto Eco:

Mais nous pouvons dire sans ambages que l'arbre des genres et des espèces, quelle que soit la façon dont il est construit, se ramifie en une multitude de différences, en un foisonnement infini d'accidents, en un réseau non hiérarchisable de qualia. Le dictionnaire [...] se désagrège nécessairement, par un mouvement interne, en une galaxie potentiellement désordonnée et illimitée d'éléments de connaissance du monde. Il devient donc une encyclopédie qui s'ignorait ou un artifice imagé pour masquer l'inévitabilité de l'encyclopédie (Eco, 1983, p. 63).

Cette perspective est emblématique de la condition postmoderne et de la déterritorialisation des pratiques amplifiée par la navigation dans le cyberspace où se nouent et dénouent les hyperliens qui configurent une encyclopédie multidimensionnelle, non saturable, que nous pouvons qualifier d'«holographique». Ce régime de pure immanence excédentaire nous entraîne vers une théorie générale de la «dérive» dont l'activité de traduction présente un cas exemplaire non seulement comme médiateur entre les langues et les cultures, mais aussi comme matrice d'une sémantique transfrontalière agissant comme vecteur de métamorphose des langues et des cultures, facteur d'acculturation et de métissage.

3 UN MODÈLE ALTERNATIF : LE « RHIZOME » DE DELEUZE ET GUATTARI

Dans son *Apostille au Nom de la rose* (1987), Eco distingue trois types de labyrinthe: le premier est le labyrinthe classique, typique de la mythologie grecque, qu'il définit comme «unicursal» parce que son parcours, souvent enveloppé en forme de spirale ou de polygone irrégulier ponctué d'angles morts, avance dans une seule direction. Sa difficulté majeure consiste à atteindre le centre et, de là, à gagner la sortie.

Le deuxième type de labyrinthe est appelé «maniériste»: il s'agit de celui qui présente un grand nombre de voies, toutes barrées, sauf une, la bonne, qui mène à la sortie. Par conséquent, il est nécessaire de se doter d'une règle qui facilite le trajet, car, sinon, on court le risque de se perdre dans des va-et-vient. Cette règle n'est pas donnée *a priori*, mais il faut la détecter chemin faisant, à la faveur de tâtonnements, de calculs et de tentatives. Un exemple classique de ce type de labyrinthe est constitué par les jardins baroques formé d'enchevêtrements inextricables de haies disposées en forme de dédale.

Le troisième type de labyrinthe est le «rhizome» de Deleuze et Guattari, en l'occurrence un réseau ouvert à l'infini qui n'a pas de centre ni de périphérie, ni dedans ni dehors, et dont les éléments peuvent se connecter entre eux pour former des nœuds aléatoires, des points focaux, selon les intentions de l'individu qui choisit lui-même la direction à imprimer à son propre trajet. Le labyrinthe en forme de rhizome se caractérise principalement par une différence substantielle par rapport aux deux types précédents, à savoir le manque absolu d'un centre.

Dans sa formulation la plus économique, le multivers conçu à l'image d'un rhizome consiste à «soustraire l'unique de la multiplicité à constituer» aussi bien que soustraire le multiple à l'emprise de l'un, au profit d'une prolifération polycentrique où, à l'encontre de l'arbre syntagmatique développé par Chomsky, commençant à un point S pour procéder par dichotomie,

[...] des chaînons sémiotiques de toute nature [...] sont connectés à des modes d'encodage très divers, chaînons biologiques, politiques, économiques, etc., mettant en jeu non seulement des régimes de signes différents, mais des statuts d'états de choses» (Deleuze & Guattari, 1980, pp. 12-13).

C'est précisément ce qui advient de la tentative d'ordonnement des propriétés et attributs dans l'arbre de Porphyre, qui ne sont que des «nœuds de différences» où, si je puis dire, ne cessent de proliférer des bourgeons ou des surgeons rebelles, délinquants qui, se désolidarisant du tronc ancestral, de la racine-mère, s'étiolent et se disséminent, pour enfin s'hybrider au contact d'excroissances en provenance de réseaux hétérogènes connectant divers «plateaux» ou plans de réalité qui ne sont autres que des «milieux», un peu à l'instar d'une niche écologique ou d'un terrier à la Kafka.

Dès l'introduction, qui avait été publiée déjà séparément en 1976 sous le titre *Rhizome*, Deleuze et Guattari établissaient les trois principes de la prolifération rhizomatique par contraste avec la contiguïté fortement hiérarchisée du modèle arborescent, soit la *connexion*, l'*hétérogénéité* et la *multiplicité* (Deleuze & Guattari, 1980, pp. 13-14):

Un chaînon sémiotique est comme un tubercule agglomérant des actes très divers, linguistiques, mais aussi perceptifs, mimiques, gestuels, cogitatifs: il n'y a pas de langue en soi, ni d'universalité du langage, mais un concours de dialectes, de patois, d'argots, de langues spéciales. Il n'y a pas de locuteur-au-

dîteur idéal, pas plus que de communauté linguistique homogène (Deleuze & Guattari, 1980, p. 14).

Cette composante est ouverte et non saturable. Diverses multiplicités hétérogènes cohabitent, se parasitent et s'interconnectent, car elles « se définissent par le dehors : par la ligne abstraite, ligne de fuite ou de déterritorialisation suivant laquelle elles changent de nature en se connectant avec d'autres » (Deleuze & Guattari, 1980, p. 15).

Ce trafic de multiplicités interconnectées connaît des seuils d'intensité à géométrie variable où s'effectuent des recouvrements, des plans connexes et alternatifs formant des plateaux en nombre indéfini. La notion de « plateau » empruntée à Gregory Bateson, désignant « une région continue d'intensités, vibrant sur elle-même, et qui se développe en évitant toute orientation sur un point culminant ou vers une fin extérieure » (Deleuze & Guattari, 1980, p. 32), devient plus intelligible. *Mutatis mutandis*, nous pourrions affirmer que le microcosme formé par la constellation des traductions et retraductions, modulations et adaptations des œuvres de Shakespeare forme un « plateau », une région continue d'intensités qui ne trouve nulle justification en dehors du champ vibratoire où se connecte l'ensemble des dérives sémiotiques (théâtrales, opératiques, cinématographiques, voire publicitaires ou humoristiques) qui lui sont associées, songeant ici au fabuleux et lapidaire *Die Hamletmaschine* de Heiner Müller, ou encore à la traduction de *Macbeth* par le poète québécois Michel Garneau.

Sans doute y aurait-il beaucoup à dire sur l'image du rhizome que forment l'orchidée et la guêpe tel que décrite par Deleuze et Guattari, en référence aux mouvements de déterritorialisation et aux procès de reterritorialisation, comme modèle alternatif pour décrire un processus de traduction comme « capture de code », « plus-value de code » connectant, déterritorisant et reterritorisant des devenir hétérogènes. Je vous invite tout simplement à lire ce passage en substituant à l'orchidée et à la guêpe n'importe quel texte source ou texte cible :

Comment les mouvements de déterritorialisation et les procès de reterritorialisation ne seraient-ils pas relatifs, perpétuellement en branchement, pris les uns dans les autres ? L'orchidée se déterritorialise en formant une image, un calque de guêpe ; mais la guêpe se reterritorialise sur cette image. La guêpe se déterritorialise pourtant, devenant elle-même une pièce dans l'appareil de reproduction de l'orchidée ; mais elle reterritorialise l'orchidée, en transportant le pollen. La guêpe et l'orchidée font rhizome, en tant qu'hétérogènes. On pourrait dire que l'orchidée imite la guêpe dont elle reproduit l'image de manière signifiante (mimesis, mimétisme, leurre, etc.). En même temps il s'agit de tout autre chose : plus du tout de l'imitation, mais capture de code, plus-value de code, augmentation de valence, véritable devenir, devenir-guêpe de l'orchidée, devenir-orchidée de la guêpe, chacun de ces devenir assurant la déterritorialisation d'un des termes et la reterritorialisation de l'autre, les deux devenir s'enchaînant et se relayant suivant une circulation d'intensités qui pousse la déterritorialisation toujours plus loin. Il n'y a pas imitation ni ressemblance, mais explosion de deux séries hétérogènes dans la ligne de fuite composée d'un rhizome commun qui ne peut être attribué, ni soumis à quoi que ce soit de signifiant (Deleuze & Guattari, 1980, p. 17).

Au risque d'en étonner quelques-uns, nous pourrions en tirer une analogie très féconde pour décrire le processus *réel* qui s'engage dans la traduction, loin des modèles désuets basés sur la quête d'une équivalence qui demeurera toujours factice, sans parler de cette lubie récurrente, la

hantise du traducteur écartelé entre fidélité et trahison. Il m'apparaît clairement que cette connectivité multilatérale présente une nette affinité avec la conception de la traduction chez Walter Benjamin telle que formulée dans son essai *Sur le langage en général et sur le langage des humains*, rédigé sous forme de lettre qu'il fit parvenir de Munich en novembre 1916 à son ami Gershom Scholem, éminent spécialiste de la mystique juive (je traduis):

Die Übersetzung ist die Überführung der einen Sprache in die andere durch ein Kontinuum von Verwandlungen. Kontinua der Verwandlung, nicht abstrakte Gleichheits- und Ähnlichkeitsbezirke durchmisst die Übersetzung.

La traduction est le transfert d'une langue dans l'autre à travers un continuum de métamorphoses. La traduction traverse des continuums de métamorphose, non pas des zones abstraites d'équivalence et de ressemblance (Benjamin, 1991, p. 150).

Pour l'instant, en gardant toujours à l'esprit la dynamique non-linéaire qui fait de la traduction un vecteur de métamorphoses et non point une estafette ancillaire à qui l'on file de la «monnaie de singe», considérons simplement que le rhizome «n'est pas fait d'unités, mais de dimensions, ou plutôt de directions mouvantes. Il n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde» (Deleuze & Guattari, 1980, p. 31). Nous nous situons sur le plan de la pure immanence, et celle-ci ne connaît d'autre régime que celui d'une constante métamorphose qui engage non seulement l'ordre du vivant mais aussi la sphère de l'inanimé (métallurgie nomade). La pure immanence est une multiplicité non subsumée et insaturable de propriétés émergentes qui ne cessent de se métamorphoser et de s'hybrider, à l'instar des œuvres et des formes portées au creuset dans le labeur de traduction:

Une telle multiplicité ne varie pas ses dimensions sans changer de nature en elle-même et se métamorphoser. À l'opposé d'une structure qui se définit par un ensemble de points et de positions, de rapports binaires entre ces points et de relations biunivoques entre ces positions, le rhizome n'est fait que de lignes : lignes de segmentarité, de stratification, comme dimensions, mais aussi lignes de fuite ou de déterritorialisation comme dimension maximale d'après laquelle, en la suivant, la multiplicité se métamorphose en changeant de nature. On ne confondra pas de telles lignes, ou linéaments, avec les lignées de type arborescent, qui sont seulement des liaisons localisables entre points et positions. À l'opposé de l'arbre, le rhizome n'est pas objet de reproduction : ni reproduction externe, comme l'arbre-image, ni reproduction interne comme la structure-arbre. Le rhizome est une antigénéalogie (Deleuze & Guattari, 1980, pp. 31-32).

Je vous invite à retenir ce dernier trait, l'idée que le rhizome est une anti-généalogie, car j'aurai l'occasion d'y revenir tantôt pour court-circuiter des thèses soutenues par Antoine Berman qui se voient frappées de caducité en nous situant dans un théâtre d'opérations traductionnelles répudiant toute filiation généalogique.

À mon sens, le rhizome constitue le modèle permettant le mieux de décrire l'enchevêtrement des processus de translation et de connexion engagés dans l'acte de traduction.

Qu'est-ce qu'une traduction? Une opération de déterritorialisation et de reterritorialisation qui traverse divers plateaux ou niveaux de densité sémantique et qui est traversée par divers influx sémiotiques la connectant à des réseaux de sens qui sont eux-mêmes implémentés par des instances

défiant toute distinction d'un centre ou d'une périphérie. La traduction est une cartographie en mouvement, une dynamique non linéaire et nomade qui est habilitée à connecter des espace-temps parallèles en différé.

4 IMPLICATIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE L'ADOPTION D'UNE SÉMANTIQUE EN FORME D'ENCYCLOPÉDIE ET DU MODÈLE DU RHIZOME DANS LE CHAMP DE LA TRADUCTION

Le multivers polycentrique de situations et d'état de choses que le modèle du rhizome permet de configurer sans que jamais cette prolifération se referme sur elle-même pour former un système clos trouve une contrepartie en matière d'épistémologie dans le *pluralisme méthodologique* mis de l'avant par Paul Feyerabend dans son retentissant ouvrage paru en 1975, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (Feyerabend, 1979).

Partisan de l'*hédonisme* en matière d'épistémologie et fervent défenseur de la prolifération des théories ou d'hypothèses concurrentes, pour Feyerabend ce pluralisme méthodologique revêt une portée ontologique. Par exemple, pour lui l'expertise du shaman ou du sorcier habitant les forêts de l'Amazonie vaut bien celle du médecin équipé de tout son arsenal technologique et pharmacologique.

Pour les fins du présent exposé, je me résumerai à l'un de ses postulats qui stipule que les divers paradigmes balisant le champ du savoir mobilisent des concepts qui ne peuvent pas être réduits aux relations logiques habituelles d'inclusion, d'exclusion ou d'intersection, ils sont aussi nourris par des jugements esthétiques, des préjugés métaphysiques et des options idéologiques et religieuses de divers tenants et diverses extractions. Ce relativisme radical, loin d'être un fourre-tout, permet de réévaluer à de nouveaux frais certains axiomes prévalant dans le champ de la réflexion traductologique.

Je citerai d'abord une assertion de portée générale, donc promulguée *lato sensu* par le regretté Antoine Berman dans son séminaire édité sous le titre *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999):

L'exotisation peut rejoindre la vulgarisation en rendant un vernaculaire étranger par un vernaculaire local en les exotisant : l'argot de Paris traduit le lunfardo de Buenos Aires, le « parler normand » celui des paysans russe ou italiens. Malheureusement, le vernaculaire ne peut être traduit dans un autre vernaculaire. Seules les koinai, les langues « cultivées », peuvent s'entretendre (Berman, 1999, p. 64).

L'énoncé souligné par l'italique est de la main de Berman. Bon, je ne suis guère intimidé ou embarrassé le moins du monde par le dicton qui veut que l'exception confirme la règle, aussi vais-je produire une exception qui infirme la règle inférée en toute ingénuité par Berman.

Je ferai d'abord observer que la clef rhétorique de l'argument qui nous est servi, qui n'en est pas un du reste, car il est fallacieux, est l'usage stratégique de l'adverbe « malheureusement » qui induit une forme de fatalité avalisant à l'avance le caractère axiomatique de l'affirmation de Berman, car il faut bien lire, donc traduire, ce qui est à lire pour savoir ce qu'on lit.

Or, cet axiome est démenti par diverses expériences de traduction, parmi lesquelles je citerai, pour faire bref, la pièce de Michel Tremblay *Les Belles-sœurs* qui été traduite en yiddish et en scots (appelé en scots *the Scots leid*), une langue germanique parlée en Écosse et dans le Nord de l'Irlande

(dans l'Ulster). Par effet à rebours, l'un des deux traducteurs des pièces de Tremblay en scots, Martin Bowman, s'est engagé, en collaboration avec le dramaturge Wajdi Mouawad, dans la remarquable traduction en joual québécois de l'adaptation théâtrale par Harry Gibson du roman *Trainspotting* publié par l'écrivain écossais Irvine Welsh en 1993, qui est devenu un film-culte scénarisé et réalisé par Danny Boyle en 1996.

En mars 1994, le dramaturge et metteur en scène écossais Harry Gibson en fait une adaptation théâtrale qui attira immédiatement l'attention du public et lui permit de remporter le en mai 1994 le prix du Scottish Arts Council Book. Gibson a aussi adapté l'œuvre de Shakespeare en BD, ainsi que deux autres romans de Welsh, *Marabou Stork Nightmare*, en 1995, et *Filth*, en 1999, pour le *Citizens Theatre Company* de Glasgow.

L'élément principal que je désire relever ici est que le roman, aussi bien que l'adaptation cinématographique et la version théâtrale ont été conçus en vernaculaire urbain écossais, le «*Scots*», langue vernaculaire anglo-saxonne des *Lowlands* de l'Écosse, plus spécifiquement celui d'Édimbourg qui marque une rupture très nette et à la fois une forme de brouillage de codes en regard de la *koinè* représentative de l'anglais standard.

Œuvre polyphonique mobilisant divers registres de langues, l'entrelacs des sociolectes mis à contribution forme un palimpseste en mouvement actualisant un chassé croisé entre la mémoire profonde de la langue, sa dimension archaïque, et l'urgence contemporaine des performatifs qui restituent une oralité qui plonge jusque dans les viscères de cette même langue. Irvine Welsh avait du reste pris soin de greffer un glossaire à la fin de son roman, mesure judicieuse qui permettait de mieux comprendre certains mots typiquement écossais, inaccessibles au locuteur anglais moyen.

Un élément encore plus intéressant pour notre propos est la remarquable traduction en joual québécois de l'adaptation théâtrale de Harry Gibson proposée par Martin Bowman et Wajdi Mouawad et mise en scène par ce dernier au Théâtre de Quat'sous à Montréal, en 1995. C'est une réussite sur tous les plans qui ruine à toute fin pratique la portée critique de l'axiome introduit plus haut par Berman, puisque la translation coaxiale entre les deux sociolectes fait l'impasse sur l'effet de triangulation subordonnant la connexion entre deux idiomes vernaculaires à la supervision tutélaire d'une *koinè*, ou anglaise ou française standard dans le cas qui nous occupe.

Il ne s'agit pas, tant s'en faut, d'un coup de dés qui aurait bénéficié d'aventure de la présumée « chance du débutant ». Ce résultat est l'excroissance d'un long processus d'acculturation mutuelle et de maturation dans le transfert de codes typés et marqués (au sens linguistique) qui implique au tout premier chef l'un des traducteurs de ce tandem, Martin Bowman. Il s'agit, en effet, d'un aller retour dans les catacombes de deux langues vernaculaires bien vivantes et vivaces amorcé avec la traduction en Scots par Bowman, en collaboration avec Bill Findley, de la pièce *Les Belles-sœurs* de Michel Tremblay sous le titre *The Guid Sisters*, qui est mise en scène en mai 1989 par le *Tron Theatre* de Glasgow. Le succès retentissant remporté par cette présentation a stimulé les deux traducteurs qui ont enchaîné avec une série de traductions d'autres pièces de Tremblay, qui se sont frayé une niche de prédilection dans le mouvement de revitalisation de la langue et de la culture Scots. Tant et si bien que la dramaturgie de Tremblay est devenue à part entière une pierre angulaire de cet édifice vernaculaire qui, par translation interposée et géométrie à angle ouvert, défie le temps et l'espace. Dans l'édition du 31 mai 1992 du *Globe and Mail*, Carl Honoré écrivait que Michel Tremblay était "The best playwright Scotland never had".

Un fait remarquable, tout au long de ce processus qui fut autant un apprentissage que la mise à l'épreuve de clefs heuristiques (en gros, des «trouvailles») développées *ad hoc* à la faveur d'une incubation de plus en plus profonde dans les sédiments des deux vernaculaires, les deux traducteurs se sont ouverts volontiers, en toute transparence, sur l'enjeu et la portée de cette mise en chantier

de longue haleine. Cette dynamique traductionnelle, qui corrobore la notion de *traduction latérale* proposée par Sherry Simon à propos de la traduction de la pièce *Les Belles-sœurs* en Scots et en yiddish, apporte un sérieux bémol à toute conception univoque de la notion d'ethnocentrisme introduite par Berman et que Lawrence Venuti a en quelque sorte amendée en ménageant un espace de jeu pour l'inter-traduction entre vernaculaires, qu'il loge à l'enseigne d'une *minoritizing translation*. Comme le souligne Sherry Simon,

[...] ces traductions "latérales", vers des langues qui ont connu la même histoire d'opprobre et d'impureté que le joul, restituent à la pièce [Les Belles-sœurs] sa pleine dimension linguistique. Chacune de ces traductions, dans son propre milieu, réveille les mêmes questions de légitimité linguistique» (Simon, 1994, p. 164).

Mais il y a aussi à la base de cette dynamique qui nourrit mutuellement les maquis dialectaux mis en contact dans cette *translation zone* déterritorialisée par les soins des expériences de traduction évoquées plus haut, une ambiguïté encore plus forte et subtile qui marque une langue minorée et éconduite par le polysystème métropolitain des *koinai* respectives et lui confère paradoxalement sa force expressive. Or, ce paradoxe est la force même du vernaculaire qui se distancie et contre-définit en n'échappant pas à la *koinè* qu'il déterritorialisé, mais en opérant à la façon d'un cheval de Troie planté à l'intérieur même du polysystème de la *koinè*. Nous avons aussi droit à un «retour du refoulé» car l'annexion de l'Écosse sous la férule de la couronne d'Angleterre s'est produite au moment même où les langues vernaculaires majeures étaient en passe d'être normalisées et appelées à se substituer au Latin qui agissait jusque lors, depuis un bon moment, à titre de langue véhiculaire, comme *lingua franca*. Aussi le Scots est-il passé à la moulinette et, de langue nationale qu'il fut, est simplement devenu un dialecte, une «langue d'écorché vif» pour faire ici écho au supplice de William Wallace (écartelé en réalité).

Les opérations biunivoques de translation entre les vernaculaires Québécois et Scots mises en chantier par Bowman et Findley ainsi que par Mouawad et Bowman, davantage que probantes, démontrent à l'envi que la notion d'ethnocentrisme introduite par Berman doit être maniée avec tout un concert de nuances. Ainsi, la forme d'hybridation tout à fait patente, voire le parti pris d'ethnocentrisme qu'ils affichent n'entre assurément pas en conflit avec le décentrement préconisé par Berman lui-même ainsi que par Venuti et Henri Meschonnic. Il va sans dire dans leur cas que la franchise du geste, limpide dans sa rugosité, répudie comme nul et non avenu le fouillis d'analyses «touristiques» auxquelles se résument au bout du compte les thèses avancées par Annie Brisset dans son ouvrage *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)* (1990). Une perception d'une tout autre acuité, nettement dé-parallélisée et jouissant d'une immersion habilitée à actualiser diverses parallaxes, nous est fournie par Sherry Simon dans son fort bel ouvrage *Translating Montreal : Episodes in the Life of a Divided City*. Elle prend appel sur une affirmation de David Damrosch (2003) à l'effet qu'il n'existe aucune barrière formelle absolue proscrivant la traduction de n'importe quel type de langue, incluant les vernaculaires fortement marqués et emboîte ainsi le pas:

The double examples of joul and Yiddish have shown how translation can successfully break the isolation of identitarian languages, while at the same time reshaping the cultural memory associated with these languages. Malcolm Reid's experience of joul, was that it was a resistant idiom. Untranslatability was the essence of the political and cultural situation of Montreal in the 1960s. This

same joul became spectacularly translatable, however, when, as the idiom of Michel Tremblay's plays, it was transferred some years later "laterally" (that is, without pivoting through standard English) into Glaswegian Scots. Additional proof of the "fit" came with a later development – the turning of Scots into joul. Under the combined auspices of theatre director Wajdi Mouawad and translator Martin Bowman, Irvine Welsh's dialect-play *Trainspotting* was turned into Québécois joul. Bowman's comments on the process are illuminating, stressing the capacity of joul to reflect "the complexities of Welsh's demotic language" – this time a product of Edinburg rather than the Glasgow slang used in Bowman and Findley's versions of Tremblay into Scots (Bowman, 2000).

There is satisfaction in the reciprocity of this translational activity and the resulting social and linguistic alignments. The discovery of the strong resonances between the vernacular of Québec and Scotland relies on the intervention of translators capable of making the connection. As previously noted, the success of this lateral mobility was due to the cultural knowledge of the translators – their ability to establish the areas of cultural equivalence represented by these déclassé languages. This necessary component is confirmed in the case of the translation of Yiddish into French, and by extension the translation of the world of Yiddish Montréal in the first half of the twentieth century into the multicultural Montréal of the new century. The possibility of converting Yiddish into the French of Québec is, again, less a linguistic issue than a social and a political one. The role of the translator is not only to reproduce the original, but to frame the translation in meaningful ways (Simon, 2006, pp. 209-210).

Si l'opération ciblée de prisme spéculaire formant un chiasme par voie traductions interposées entre les vernaculaire québécois et écossais met à mal l'axiome plus haut cité et formulé initialement par Antoine Berman, ce dernier en aura cependant considérablement relativisé la donne dans fort bel ouvrage sur lequel il était penché en nous quittant si prématurément, nommant ici *Pour une critique des traductions : John Donne* (1995). Pris à la lettre, son axiome initial recolonisait la dynamique coaxiale diachrone/synchrone du commerce entre les langues et cultures en postulant subrepticement une amplitude et un degré d'incommensurabilité inconciliables filtrant les canaux de translation entre les centres de gravité représentés par les *koinai* et la masse critique des variétés idiomatiques qui sont en état de gravitation et de percolation dans les terminaux de la périphérie. Ce qui se dessine ici est une mutation des perceptions marquée par des parallaxes ou une variation accélérée des angles de vue sonnante le glas de la minorisation des terroirs sur le mode bakhtinien du carnivalesque. Bref, bien que nous ne puissions en administrer la preuve, il semblerait que l'ouverture du cyberspace ait pour corollaire inattendu la lente agonie de l'aura et du prestige dont se paraient les *koinai* eurocentristes comme tuteurs de l'universalité au profit d'une connectivité bilatérale d'un spectre indéfini de singularités locales.

Il faut le temps qu'il faut et le jeu de renvois spontanés qui s'est enclenché dans la navette entre les vernaculaires Scots et québécois implique sans doute quelque chose comme la saisie d'un *kairos* se prêtant à un maillage intempestif mais ressortissant à un frayage plus profond, clandestin, comme une gémellité tenue sous le boisseau par deux parties liées par un pacte qu'elles n'ont jamais conclu ni même songé à conclure.

Mais nous devons aller plus loin: ce genre d'observations, telles que nous venons de les libeller, ne sont formulables qu'*a posteriori*. En réalité, le degré de plasticité et de perméabilité mutuelle, de compénétration, et l'indice de compatibilité gratifiant la variété relativement indénombrable des ressorts idiomatiques des langues, idiolectes et sociolectes qui ornent l'œkoumène,

sont totalement imprévisibles. C'est pourquoi, nous estimons que cette connectivité virtuelle est au mieux décrite par un modèle comme celui du *rhizome* et, sur le plan analytique, par la conception d'une *encyclopédie ouverte*.

5 «UNE CARTE N'EST PAS LE TERRITOIRE»

J'ai souligné plus haut le passage où Deleuze et Guattari affirmaient que le rhizome est anti-généalogique. Une autre proposition d'Antoine Berman qui se voit relativisée par la prolifération rhizomatique de traductions alternatives est sa thèse selon laquelle toute première traduction est une tentative augurant une série de retraductions au fil desquelles une version plus décisive va se profiler et configurer de proche en proche la traduction canonique d'une œuvre dans telle ou telle autre langue (Berman, 1990).

De deux choses l'une : ou il est possible qu'une toute première traduction soit à ce point aboutie, inventive et pénétrante, qu'elle puisse être subitement être élue comme le «canon» ou former le standard par rapport auquel toute autre traduction pourra être jugée, ou, d'un autre côté, la prolifération concentrée en un court laps de temps de traductions alternatives pourra brouiller suffisamment les cartes pour relativiser toute prétention à un jugement s'exerçant *ex cathedra* et s'autorisant à décréter que tel ou tel autre spécimen de traduction constitue le parangon en matière de translation d'une œuvre *x* dans telle langue hôte.

De fait, il s'agit là d'un idéal hors d'atteinte, une vue de l'esprit qui, au contact du corps de la lettre, voit son «immaculée conception» maculée par l'épreuve du temps. En effet, même en possession d'un «canon» de la traduction qui monumentalise une œuvre et sanctionne son universalité, il appert qu'Homère, Dante ou Shakespeare sont inlassablement voués, dans un même mouvement, à retourner dans l'atelier du traducteur pour une nouvelle séance de «toiletage». L'espèce d'amnésie induite par l'abîme entre les générations devient un levier de créativité se soldant parfois par un retour au banc d'essai qui reconstruit la mémoire inépuisable des œuvres à de nouveaux frais. Comme si la trame nerveuse des polysystèmes littéraires était hantée par le spectre de ces œuvres qui ont acquis une stature paradigmatique, une aura dont la métastabilité défie tout profil définitif. Ce spectre est celui de l'hyper-textualité.

Ce trait phénoménologique confirme à mon sens l'une des propriétés inhérentes à l'exercice de la traduction, non pas tant sa «secondarité», qui en ferait un «produit dérivé», ancillaire à l'original, alors que la notion, voire sa pertinence, d'un original n'existe et ne vaut qu'en égard à sa traduction, mais plutôt, dirais-je, sa «postériorité», son «après-coup» et, par voie de conséquence, sa réflexivité immanente qui est au principe de la dérive de l'œuvre sous condition de sa constante métamorphose. En conséquence, il appert que l'activité de traduction, que je définis comme une *activité cognitive*, comporte un module autoréflexif immanent que je désigne comme *métatraduction* (voir Lamy, 2017).

Toute traduction, en effet, est marquée par un angle de déférence singulier répondant à un indice de variabilité assorti à la dissymétrie affectant l'interface entre des vernaculaires dont l'acte de naissance, la croissance et l'évolution exhibent les cicatrices et les sutures du temps, étant tissés d'un faisceau de contingences, de métissages et d'hybridations de toutes sortes.

En ce sens, l'apparente galéjade à laquelle se livrait Jorge Luis Borges en nous fourguant son axiome cardinal «*El original es infiel a la traducción*», était loin de la simple boutade. La traduction est une opération de réingénierie dont le carburant est l'oralité des vernaculaires. Or, la prolifération sous forme de rhizome à connectivité ouverte des traits idiomatiques et la polysémie liée au tropisme endogène des usages, à leur constante percolation au contact de l'étranger, défient

toute velléité de traduction mur à mur. Il y a toujours un reste, et ce reste n'est pas de l'entropie ou une perte sèche mais un gain cognitif en matière de «capture de code».

Aussi, les deux catégories axiales par lesquelles Andrew Chesterman définit le choix des variables à retenir pour valider une hypothèse voient-elles leur coefficient relatif de précision en matière de *fine tuning* dans la décision de traduction s'inverser. Comme le stipule Chesterman, «une hypothèse propose un lien entre deux entités, c'est une proposition relationnelle» (2006, p. 6). Une hypothèse interprétative repose sur un lien conceptuel où une notion renvoie à une autre, s'interprète à travers elle. Dans le cas des hypothèses descriptives aussi bien qu'explicatives ou prédictives, ce lien est empirique et repose sur des variables sélectionnées comme traits distinctifs du texte source ou du texte cible, qui concernent le *profil* de ce lien, ou qui sont sinon à l'extérieur de ce lien, dans le *contexte* où il est élaboré. Nous avons donc des *variables de profil*, qui peuvent s'attacher par exemple à la forme linguistique d'une traduction (la fréquence des propositions relatives, la densité lexicale ou l'usage de termes dialectaux, etc.), et des *variables de contexte*, qui couvrent un très large spectre, en amont, dans les conditions causales, ou en aval, dans les effets anticipés, de la décision de traduction, qui sont relatifs à son environnement spatial, temporel, culturel ou cognitif.

Dans la perspective anti-généalogique du rhizome proposé par Deleuze et Guattari les variables de contexte acquièrent un relief beaucoup plus prononcé qui déstabilise leur enchâssement dans un hypertexte ou leur subordination à des variables de profil. Par exemple, les variables de contexte ont acquis une densité et une masse critique inédites dans le cadre de la réflexion traductologique dans les champs respectifs et désormais très ramifiés des études postcoloniales ou des *gender studies*.

Pour boucler ce bref aperçu, j'évoquerai un autre effet collatéral corroborant la fécondité heuristique du pluralisme méthodologique impliqué par les deux modèles théoriques que j'ai brièvement abordés. Je rappellerai simplement que la traductologue néerlandaise Kitty van Leuven-Zwart (1989) a discerné trois types ou modalités d'intervention générique dans l'opération de traduction, soit la *modulation*, la *modification* et la *mutation*. Ainsi, dans l'envergure optimale d'une sémantique en forme d'encyclopédie qui épouse la dynamique non-linéaire d'un rhizome agréant un faisceau de connexions de grande amplitude entre des spécificités très localisées, il est possible qu'un même spécimen de traduction soit appelé à mobiliser alternativement les trois modalités distinguées par Leven-Zwart.

Cette mixité des niveaux et des modes d'intervention en appelle à des solutions de traduction qui, comme le soulignait déjà Paul Feyerabend en regard des prétentions de la modélisation scientifique, ne laissent plus indexer dans des rapports d'inclusion et d'exclusion, pas plus que les poétiques et politiques traductionnelles qui y sont engagées ne se situent à quelque intersection d'un système de triangulation qui les englobe et les localise sur une échelle graduée entre un centre et sa périphérie.

Un cas exemplaire de parole vive qui ne se laisse pas satelliser à l'intersection d'un polysystème métropolitain et d'un autre minoré par le décalage multiséculaire du colonialisme, est l'œuvre exceptionnelle et oh combien vibrante d'Abdelkébir Khatibi (1938-2009), stratège passionné et impénitent du trafic des langues, navigateur de la « bi-langue » qui se qualifiait lui-même à la fois d'«étranger professionnel» et d'«étranger clandestin», dans son remarquable dialogue avec Jacques Derrida (Khatibi, 2007; Derrida, 1996).

Sans doute souscrivait-il à cet axiome de la «pensée faible» formulé sous forme d'aphorisme par un logicien polonais dissident exilé aux USA, Alfred Korzybski, dans ses *Prolégomènes aux systèmes non aristotéliens et à la sémantique générale*: «Une carte n'est pas le territoire».

RÉFÉRENCES

- Ashcroft, B. (1999). The Rhizome of Post-colonial Discourse. In R. Luckhurst & P. Marks (Eds.), *Literature and the Contemporary: Fictions and Theories of the Present* (pp. 111-125). Londres: Longman.
- Bateson, G. (1987[1972]). *Steps to an Ecology of the Mind*. Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, and Epistemology. Northvale, NJ/London, UK: Jason Aronson Inc.
- Benjamin, W. (1991). « Über Sprache überhaupt und über die Sprache des Menschen ». In R. Tiedemann et H. Schweppenhäuser (Dirs.). *Gesammelte Schriften* (Bd. II/1, pp. 140-157). Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag.
- Berman, A. (1990). « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes*, n° 4 : « Retraduire », Publications de la Sorbonne Nouvelle : 1-7.
- Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éd. du Seuil, Coll. « L'ordre philosophique »; éd. originale in *Les tours de Babel : essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985, pp. 33-150.
- Berman, A. (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard, Coll. « Bibliothèque des idées ».
- Bowman, M. (1988). Joul/Scots: The Language Issue in Michel Tremblay's *Les Belles-sœurs*. In D. I. Lockerbie (Ed.). *Image and Identity: Theatre and Cinema in Scotland and Québec* (pp. 42-55). Stirling: John Grierson Archive and University of Stirling.
- Bowman, M. (2000). Scottish Horses and Montreal Trains. The Translation of Vernacular to Vernacular. In Carole-Anne Upton (Ed.). *Moving Target. Theatre Translation and Cultural Relocation* (pp. 25-33). Manchester: St. Jerome Publishing.
- Brisset, A. (1990). *Sociocritique de la traduction*. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988). Longueuil : Éditions du Préambule.
- Damrosch, D. (2003). *What Is World Literature?* Princeton, NJ: Princeton UP.
- Derrida, J. (1996). *Le Monolinguisme de l'autre ou la Prothèse d'origine*. Paris : Galilée, Coll. « Incises ».
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie II*. Paris : Éditions de Minuit.

Eco, U. (1987). *Apostille au « Nom de la Rose »*. Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris : Le Livre de Poche, Coll. « biblio essais ».

Eco, U. (2010). *De l'arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe et l'interprétation*. Trad. de l'italien par Hélène Sauvage, Paris : Grasset.

Eco, U. (1983). « L'anti-Porphyre », trad. de l'italien par Claude Carme. *L'infini*, No 3 : 46-68; d'abord paru comme « L'antiporfirio », in G. Vattimo & P. A. Rovatti (1983) : 55-82.

Feyerabend, P. (1979). *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, trad. de l'anglais par Baudoin Jurdant et Agnès Schlumberger, Paris : Seuil.

Godard, B. (2000). Deleuze and Translation. *Parallax*, 6(1), 56-81.

Holmes, J. S. (1972/1988). The Name and Nature of Translation Studies. in Holmes, *Translated! Papers on Literary Translation and Translation Studies* (pp. 67-80). Amsterdam: Rodopi.

Hopkinson, J. (2003). *Deterritorialising Translation Studies: Notes on Deleuze and Guattari's Mille Plateaux*. www.post-scriptum.org, No 3; en ligne: http://www.post-scriptum.org/flash/docs2/art_2003_03_002.pdf

Khatibi, A. (2007). *Jacques Derrida, en effet*. Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine) : Al Manar, Coll. « Approches et rencontres ».

Korzybski, A. (1998). *Une carte n'est pas le territoire. Prolégomènes aux systèmes non-aristotéliens et à la sémantique générale*, traduit de l'anglais (USA) par Didier Kohn, Mireille de Moura et Jean-Claude Dernis, Paris : Éditions de l'éclat.

Lamy, L. (2017). *Parallaxes: Lectures tangentes d'historiographie critique et d'épistémologie de la traduction*. Thèse de doctorat, Département de linguistique et de traduction, Université de Montréal.

Lamy, L. (2013). « Vortex linguarum : du post-au trans- », *Mutatis Mutandis*, 6(1), 139-184; en ligne : [file:///C:/Users/Client/Downloads/15343-52426-1-PB%20\(11\).pdf](file:///C:/Users/Client/Downloads/15343-52426-1-PB%20(11).pdf).

Leuven-Zwart, K. M. Van (1989). Translation and original: Similarities and dissimilarities, I. *Target*, 1(2), 151-81.

Leuven-Zwart, K. M. Van (1990). Translation and original: Similarities and dissimilarities, II. *Target*, 2(1), 69-95.

Peirce, C. S. (1991). Some Consequences of Four Incapacities. *Journal of Speculative Philosophy* 2(1868), 140-157; repris in James Hoopes (Ed.). Peirce on Signs. Writings on Semiotic by Charles Sanders Peirce (pp. 54-84). Chapel Hill & London, The University of North Carolina Press.

Simon, S. (1994). *Le Trafic des Langues*. Traduction et culture dans la littérature québécoise. Montréal: Boréal.

Simon, S. (2006). *Translating Montreal: Episodes in the Life of a Divided City*. Montréal/Kingston: McGill - Queens's UP.

Vattimo, G., & Rovatti, P. A. (a cura di) (1983). *Il pensiero debole*. Milan: Feltrinelli.

Venuti, L. (1995). *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, Londres et New York: Routledge.